

CINQ MOIS DE CONTESTATION

De janvier à mai 2019, la jeunesse belge a brossé les cours chaque jeudi afin de manifester pour le climat. Une mobilisation inédite par sa durée et son ampleur et que j'observe de près, depuis les classes où je donne cours, la salle des profs où je traîne, un atelier d'écriture que j'anime.

Parklands : les pères tuent les fils

Le dimanche 13 janvier 2019, j'anime avec Vincent Romain le dernier des trois ateliers qui encadrent l'écriture des huit textes de la prochaine édition de *La scène aux ados*¹. Parmi ces textes, il y a celui de Muriel Cocquet, jeune autrice française, qui met en scène un groupe d'adolescents en révolte contre les pouvoirs publics d'une petite ville accusés de ne pas prendre les mesures nécessaires pour lutter contre la pollution atmosphérique responsable de la mort de dix-sept lycéens. Le texte, intitulé *Parklands*², prend comme point de départ, chez l'autrice, le discours prononcé le 17 février 2018 par Emma Gonzales, rescapée de la fusillade de Parkland, qui va mobiliser la jeunesse américaine autour de la question du contrôle des armes à feu en Amérique. En faisant référence, par son titre, à cette révolte, et en la déplaçant sur la question écologique, Muriel choisit de mettre en scène une réflexion plus large sur la manière dont la jeunesse contemporaine entre en résistance aujourd'hui.

Lors des différentes discussions que nous menons autour du texte de Muriel, il est régulièrement question du beau film de Robin Campillo, *120 battements par minute*, qui montre comment une partie de la jeunesse des années 80 se politise en interpellant, parfois violemment, les grandes entreprises pharmaceutiques et les pouvoirs publics français accusés de laisser la jeunesse mourir du Sida. Ce qui me frappe c'est que, que ce soit la question de la pollution atmosphérique, de la législation des armes à feu en Amérique ou de la lutte contre le Sida, les révoltes ici naissent à chaque fois d'un élan vital, celui d'une jeunesse inquiète de sa propre survie, confrontée à la mort et qui se lève face à des adultes cyniques ou impuissants. Un jour le metteur en scène Frédéric Dussenne m'a dit: *La tragédie, ce sont les pères qui tuent les fils*. Dans *Parklands*, une jeune fille s'adresse

à sa mère: *Moi ce que je crois surtout c'est que tu as envie d'y croire, que tu as envie de croire que l'impact environnemental de la société pour laquelle tu travailles est moins fort qu'avant grâce à ton inventivité et tu es inventive, là n'est pas la question, tu es très inventive Maman, mais vraiment tu te trompes quand tu penses que tu aides, je suis désolée Maman, et surtout ne crois pas que je sois en train de te dire que c'est à cause de toi que mes amis sont morts, non j'essaie juste de te dire – ne pleure pas. Maman. Maman. Tu veux qu'on reprenne plus tard notre discussion ?*

Quelques jours plus tôt, le jeudi 10 janvier, à l'initiative d'Anuna De Wever, trois mille jeunes manifestaient à Bruxelles pour que les pouvoirs publics belges mettent en œuvre une politique plus ambitieuse contre le réchauffement climatique. Quelques jours plus tard, le 17, ils seront plus de douze mille. Le texte de Muriel se retrouve alors au cœur de l'actualité.

La réponse du père: écourte ta douche !

Lors des deux premières manifestations, ce sont des élèves flamands qui choisissent de brosser les cours pour manifester. Lorsque la troisième est annoncée pour le jeudi 24, de nombreux élèves francophones expriment la volonté de les rejoindre. Ils interpellent alors les directions de leur école. Le directeur d'un établissement bruxellois écrit une lettre aux parents dans laquelle il ironise sur ces adolescents qui voudraient marcher pour le climat alors qu'ils négligent le tri sélectif mis en place dans leur école. Il leur propose de manifester sur leur temps libre, le mercredi après-midi ou le dimanche. Il demande encore : ces élèves qui veulent manifester renonceraient-ils à prendre l'avion lors de leur voyage de rhéto ? Cette lettre, affichée dans la salle des professeurs de l'école où je travaille, me désole. Elle fera écho, quelques jours plus tard, à des propos tenus par de tristes sires politiques, ravis de se moquer de ces jeunes soi-disant rebelles, ivres de leur confort et accrochés à leur téléphone – mais aussi écho à des avalanches d'insultes sur les réseaux sociaux³.

³ Voir à ce propos sur www.wouldyoureact.com la vidéo tournée lors de la manifestation du 15 mars.

Lorsque je cherche à partager mon sentiment de désolation auprès de mes collègues, je suis surpris de voir qu'ils sont quelques-uns à partager le discours de ce directeur, relativisant l'engagement de la jeunesse (*En fait ils en profitent surtout pour ne pas aller aux cours.*) et partageant cette idée qu'avant de manifester ils feraient mieux de commencer par les petits gestes quotidiens comme mettre un gros pull, baisser le chauffage ou écourter leur douche.

Ce type de discours témoigne pour moi de deux choses. De cette méfiance séculaire des adultes envers la jeunesse, d'abord, cette sorte de scepticisme systématique consistant à la dénigrer parce qu'elle serait désengagée et sans valeur, et à douter de ses motivations lorsque, contre toute attente, elle se révolte. De cette forme de désenchantement profond, ensuite, qui consiste à penser que les solutions à un problème aussi grave sont avant tout individuelles et non collectives, donc politiques. Qu'une jeunesse que l'on dit individualiste et obsédée par son ego ait envie de politique me semble une bonne nouvelle que l'on devrait chanter sur les toits.

En attendant, la direction de mon école a choisi de suspendre les cours une partie de la journée du 24 janvier afin que les élèves puissent se rendre à la manifestation.

Quand le passé anticipe notre futur: des bateaux au milieu du désert

Dans les heures qui précèdent, j'accompagne, hasard des calendriers, une poignée d'entre eux à une animation organisée par Laure et Laurence, professeures de géographie: une comédienne ouzbekh introduit la projection des *Larmes sèches – La mer d'Aral*, un film des années 70 qui documente l'un des désastres écologiques majeurs du XX^e siècle. Je me souviens, en revoyant ces images de dromadaires broutant paisiblement des brins d'herbe à quelques mètres à peine d'immenses bateaux échoués au milieu du désert, que leur étrange beauté m'avait déjà marqué à l'adolescence.

À la fin de la rencontre, Laure m'explique que la question du développement durable est bien au programme en cinquième. Les élèves étudient ainsi, au cours du premier trimestre, la gestion du fleuve Colorado

¹ *La scène aux ados* est une opération organisée par *Ithac* (anciennement Promotion théâtre) qui depuis 2004 récolte des textes pouvant être joués en une quarantaine de minutes par des groupes de douze adolescents minimum.

² Publié dans le tome 15 de *La scène aux ados*, aux éditions Lansman.

puis sont évalués, à l'examen de Noël, sur la gestion des fleuves qui viennent se jeter dans la mer d'Aral. *Et si les questions climatiques ne sont pas inscrites au programme des sixièmes me dit-elle encore, j'ai personnellement choisi d'axer mon cours consacré à l'Union européenne sur la question des politiques environnementales.*

Comme les élèves, je me prépare alors à rejoindre la manifestation.

Révolutions d'hier et d'aujourd'hui

Il est 11h00, donc, et j'attends mon collègue d'Interstell'art, Nicolas Viot, sur la Place royale où il doit me rejoindre (à vélo). Avant de s'engouffrer dans l'étroit goulot de la rue de Namur, les manifestants patientent devant l'ING center qui propose, hasard de la géographie, une exposition sur les grands mouvements culturels de la fin des années 60. Son nom, inscrit sur fond rouge au-dessus de la porte d'entrée qui donne sur la place: *Révolutions*. Dans

le programme distribué à chaque visiteur il est écrit: *L'exposition qu'ING vous propose explore la fin des années soixante, une époque charnière qui voit la culture de la jeunesse semer un vent d'idéalisme et d'optimisme un peu partout dans le monde.* Je l'ai visitée un mois plus tôt. À côté des espaces consacrés à la mini-jupe, à Woodstock et aux Beatles, une vitrine consacrée à l'écologie avait attiré mon attention. Y sont exposés, notamment, *Silent Spring* de Rachel Carson, livre fondateur de nombreux mouvements écologistes (il décrit l'impact du pesticide DDT sur la chaîne alimentaire) et *The Waste Makers*, de Vance Packard, sur le gaspillage des ressources naturelles lié au consumérisme et à l'obsolescence programmée. La visite de cette exposition donne ainsi le sentiment désagréable que sur ces questions, en cinquante ans, rien n'a vraiment changé et que non, vraiment, ceux qui furent jeunes hier n'ont aucune leçon à donner à ceux qui le sont aujourd'hui.

Je suis ici parce que ce mouvement est magnifique

Sur le parcours de la manifestation, l'ambiance est bon enfant. Place du Trône, des manifestants lancent des boules de neige sur d'autres manifestants. (Nicolas: *Profitez-en, ce sont peut-être les dernières!*) Parmi les slogans glanés ici ou là: *Sauver la terre c'est sauver la bière. Pas de climat, pas de chocolat. Aux arbres citoyens.* Ou celui-ci, plus osé: *Eat pussy, not cows.* Plus loin, à l'arrière d'une pancarte: *Je veux faire l'amour à des femmes nues et consentantes.* Suit un numéro de téléphone. (Et si les sceptiques avaient raison? Et si, depuis la nuit des temps, quand les jeunes manifestent, c'était peut-être avant tout dans l'espoir d'emballer des filles et des garçons.) Plus loin: *Je suis ici parce que ce mouvement est magnifique.* Lorsque la foule rejoint la petite ceinture au bout de la rue Joseph II, vers midi, elle est frôlée par les voitures qui entrent en trombe dans le tunnel. Un panneau lumineux





intime un ordre aux automobilistes : *Ralentez. Je me dis que ce pourrait être un des slogans de la manifestation – une direction pour les cent ans qui viennent, disons.*

Vers 13h00, Nicolas et moi discutons avec un passant à côté de la Colonne du Congrès alors que la foule redescend vers la Gare Centrale. Il nous annonce qu'ils étaient trente-cinq mille à manifester aujourd'hui. Puis je quitte Nicolas pour rentrer chez moi (à pied). Une jeune fille crie à son copain qui a froid : *Viens par ici, il y a un feu.* (C'est la flamme du soldat inconnu.)

Partir à Berlin en train

Quelques jours plus tard je mange avec Andréa, une amie qui donne un cours sur l'éthique de l'enseignant à l'Ichec et dont le fils est scolarisé dans une école flamande. Elle m'explique que l'attitude des écoles flamandes est très différente de celle des écoles francophones. L'école de son fils par exemple soutient et encourage les *brosseurs climatiques* en rappelant en même temps que chaque cours brossé devra être rattrapé. Ainsi son fils, qui n'a raté aucune des

manifestations depuis le début du mouvement, travaille le jeudi soir pour rattraper son retard. *A la session de Noël, il a échoué en biologie me dit-elle. Or le cours de biologie se donne justement le jeudi. Du coup, il met un point d'honneur à progresser dans cette branche.* (En juin, il passera effectivement de 35 à 73 %). Elle me dit aussi : *S'il manifeste, c'est parce qu'il croit à cette cause. Lorsqu'on lui a annoncé qu'on voulait aller à Berlin trois jours lors des vacances de Carnaval, il nous a dit : On ne va quand même pas y aller en avion ! Alors, comme le train depuis Bruxelles était trop cher, on a décidé de l'attraper à Cologne où nous nous rendrons en voiture.* Interrogée à son retour de voyage, elle me confiera, en soupirant, que le trajet était quand même *fort long.*

La chaleur en hiver ? Ça m'arrange.

Le 15 mars est organisée une journée mondiale pour le climat. Dans mon école, Harmony, professeure de français, propose d'organiser une matinée de rencontres et d'ateliers autour des questions écologiques. Avec ma collègue Aurélie, j'accompagne une poignée d'élèves qui passent de

classe en classe afin de glaner des phrases, des ambiances, des choses vues. J'apprends ainsi, de la bouche d'un apiculteur, qu'on ne doit pas parler de réchauffement mais de bouleversement climatique. Je suis frappé par l'ambiance de concentration intense qui règne dans une classe où l'on transforme de vieux jeans en porte-clefs (deux garçons de quatorze ans tirent le fil et l'aiguille tandis qu'un groupe de filles de douze ans débat sur l'opportunité de recycler ces vieux jeans alors qu'on pourrait les donner aux pauvres). Dans un atelier de slogans je lis : *Le climat est important, pas besoin de slogan.* À une exposition OXFAM, j'apprends que la monoculture de sapins de Noël en Belgique confisque 4000 hectares aux terres cultivables. Une élève qui nous accompagne saisit cette parole au vol : *Je suis touchée car je vois que des phénomènes se passent dans le monde mais je ne mettrai rien en place car ça ne m'impacte pas directement. La chaleur en hiver ? Ça m'arrange.*

Ils seront cinquante mille à manifester ce jour-là en Belgique – un million six cent mille à manifester dans le monde.

Convaincre

Les adultes de la crise à venir

Le dimanche 26 mai, l'Europe vote. Alors qu'en France le parti de Marine Le Pen arrive en tête, le quotidien Libération préfère titrer sur *la croissance verte*, les écologistes français accédant à une inattendue troisième place, les écologistes allemands étant à 20%. De son côté, la Belgique, qui organise également des élections régionales et législatives, observe une percée finalement modérée des écologistes; dans la partie francophone du pays, ils progressent moins que ce que les sondages avaient pu annoncer, alors qu'en Flandre ce sont deux partis éco-sceptiques qui, ayant fait campagne sur l'immigration, récoltent près de la moitié des voix. Après trois mois de manifestations, c'est une déception pour Anuna De Wever qui dira: *Je dois recommencer à convaincre les adultes et les politiciens qu'une crise existentielle est à venir.*

Dans *Le Soir* du mercredi 29 mai, Vincent de Coorebyter, professeur de philosophie sociale et de politique contemporaine à l'ULB, observe que c'est le vote des jeunes flamands qui explique en partie la montée du Vlaams Belang: *En fait, on sait après études, depuis plusieurs dizaines d'années, qu'ils (les jeunes) sont très perméables aux sirènes populistes* explique-t-il. *On est donc devant un démenti de l'illusion lyrique à propos de la jeunesse. Avec le progrès de l'individualisme, de la mondialisation, de la multiculturalité, on imagine en effet une jeunesse forcément ouverte, écologiste et solidaire. Manifestement, ce n'est pas le cas aujourd'hui partout en Europe.*

Dans un article intitulé *Pessimisme et désarroi au sein du mouvement climat* publié en regard du précédent, les associations pour le climat prennent acte de cet échec et s'interrogent sur une radicalisation possible

du message et des modes d'action. Les réflexions que nous menions sur *Parklands*, le texte de Muriel Coquet, quatre mois plus tôt, portaient déjà sur les moyens à inventer pour poursuivre le combat. Jusqu'où peut-on aller quand on considère que son action est juste, urgente, vitale? Dans la version finale de son texte, Muriel apporte sa propre réponse, une réponse osée, utopique. Une réponse théâtrale.

Régis Duqué



Cartoon © Nicolas Viot

UN ATELIER POUR SE REVOLTER

La Maison de l'histoire européenne à Bruxelles propose jusqu'en février 2020 une exposition, *Jeunesse rebelle*, qui s'intéresse aux révoltes de la jeunesse européenne, de la fin de la seconde guerre mondiale à aujourd'hui. Anuna De Wever, Kyra Gantois et Adélaïde Charlier, représentantes belges du mouvement *Youth for climate* à l'origine des manifestations du jeudi, étaient d'ailleurs invitées à l'inauguration de cette exposition qui replace leur combat dans une perspective très inspirante pour ces trois jeunes filles au cœur des révoltes contemporaines.

Tous les dimanches de juin et juillet 2019, les familles pouvaient participer à des ateliers visant à créer collectivement une banderole de manifestation. Dans un premier temps les participants devaient

définir un thème commun à leur révolte (le climat, l'égalité, la liberté d'expression...). Sur des silhouettes découpées, les enfants étaient invités à se dessiner tels qu'ils s'imaginent à vingt ans, les adultes, tels qu'ils étaient au même âge. Sur une main en papier, il fallait ensuite exprimer ses espoirs pour le futur. Le matériel ainsi récolté était collé sur une grande banderole décorée à grands coups de pinceaux, de fils de couleur, de crayons ou de bouts de tissus. Ne restait plus qu'à imaginer quelques slogans avant de partir manifester dans le musée ou dans les allées du parc Léopold.

Un atelier similaire est proposé gratuitement aux écoles à partir de septembre 2019.

Pour toutes informations www.historia-europa.ep.eu/fr/enseignants



Strip © Nicolas Viot